

L'ÉPOUVANTAIL de Dominique Rolin

Par ROBERT KEMP DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Publié le 31 mars 1958

Voici une comédie dramatique d'une qualité rare, et qui mérite d'être discutée. Elle suscite des objections. Mais les paroles qu'on y entend sonnent juste et fort, et sont d'un bon écrivain. Mme Dominique Rolin nous a donné des romans délicats, baignés d'un halo de poésie ; et ce halo tremblait, frémissait autour du sujet comme les vapeurs de la rivière qui frangent les contours d'un saule et les rendent un peu indistincts.

Aux deux premiers (sur quatre) des tableaux de l'Épouvantail il me semblait que ce charmant auteur, si profondément féminin, avait changé de manière. Le dessin était net et ferme... Après cela je n'ai plus très bien saisi ce qu'elle a voulu faire. Les "fondus" se sont multipliés, le thème s'est modifié doucement ; on croyait voir, de la première pièce, en sortir une seconde ; c'était comme l'abandon d'un projet pour un autre. Mais le talent d'expression ne faiblissait pas. Cela devenait flou ; mais cela demeurait distingué. On eût dit que la pièce conduisait son auteur et l'égarait. Que l'auteur se laissait égarer ; et, presque sans s'en rendre compte, suivait un autre songe.

Le postulat est ceci : un homme, qui n'était pas une brute, est saisi vers la cinquantaine par les griffes du démon de midi. C'est un intellectuel, professeur dans une faculté de province. Et c'est une de ses étudiantes, Béatrice Aubier, non l'une des plus brillantes, mais elle-même sensible, presque aussi déraisonnable que lui, et prise au jeu, qui l'exalte et s'exalte avec lui.

Une demoiselle "bague au doigt", d'autant plus dangereuse qu'elle a de la piété et de la vertu, et qu'elle exige, pour leur bonheur, le mariage. Il peut divorcer et l'épouser à l'église, puisque son premier mariage, seulement civil, n'est pour l'Église qu'un concubinage. Sa première femme a accepté cela ; et les quatre enfants ont été élevés dans l'hostilité aux prêtres et aux religieuses ; presque dans la haine de Dieu. Leur impiété éclatera, vers la fin ; ils lui donnent de l'âcreté et ils blasphèment avec élan ou au moins insouciance.

C'est cette famille que le père a décidé de rompre. Il n'a pas beaucoup de tendresse pour ses petits, qui, de leur côté, se mettent, depuis qu'il exige la rupture, à le craindre ou à le haïr. Mais la mère est tenace. Contre les enfants, qui pour échapper aux scènes horribles que le père, déserteur du foyer, revient faire chaque soir, brisant tout, menaçant de mort la femme et sa progéniture, elle tient bon. Faute d'invoquer un lien mystique et in aeternum comme croyante, elle proclame son droit, ses souvenirs, son devoir envers ses petits. Elle "maintiendra", envers et contre tous. Elle espère...

Au début, sur ces enfants, qui font leurs devoirs, le fils acharné à quelque problème, Aline, tête romanesque, aux prises avec un roman qu'elle a commencé et qui a des couleurs romantiques, contre l'aînée, Julia, qui travaille dans une maison de commerce et rêve de s'émanciper, de s'enfuir, nous sentons que descend l'épaisse et pénétrante nuée de la terreur... Le père va venir crier, se livrer à son "chantage" à la misère et à la mort, et dévaster la petite maison bâtie à deux, par le travail et par l'économie...

C'est une atmosphère étouffante, dont le poids et les miasmes nous gagnent. Et voilà ce que j'ai trouvé remarquable. Bien que ce ne soit pas tout nouveau, et qu'on y reconnaisse le style "tranche de vie" du vieux Théâtre Antoine. Cependant, je dirai qu'il y a du Strindberg là-dedans.

Quand le père arrive, déception. Nous attendions une force de la nature ; un ouragan, un cyclone. C'est un pauvre être, malingre, essoufflé, dont sa propre colère détraque le cœur, et qui, à la première passe du duel, s'effondre, suffoqué ! Aussi peu redoutable que Paul Léautaud ou Max Jacob. Voilà donc l'Ogre, le Barbe-Bleue. On a fait, pour qu'elle serve de tampon, descendre de sa chambre de malade la petite dernière, qui est nerveuse, acide, très curieusement "désenfantisée", oserai-je dire ; une petite vieille qui joue à la poupée... Elle est toujours malade, calfeutrée, ne prend pas l'air. C'est un oiselet que la mort guette. Et ce sera le ressort du drame, tout à l'heure. Actuellement, le sujet c'est pour nous le duel du père et de la mère. Il n'a presque pas lieu. L'un des adversaires, le père, pousse quelques cris. Mais il a besoin d'un grog, d'une tisane ; accepte les soins de l'épouse exécrée. Et finalement, le souffle coupé, s'étend sur un canapé, le manteau de sa femme étendu sur son maigre corps, et veillé par la bonne, qui en a vu de toutes les couleurs dans sa pauvre vie, et qui lui parle en sage, grondeuse et douce.

La mère a tenté une folle aventure.

Elle est allée chez Béatrice, qui a été hautaine et l'a quasi chassée. Les enfants ont trouvé cela absurde et d'avance perdu... Or voici Julia, l'aînée, qui prend tout à coup la direction stratégique et convoque, à une heure où elle sera seule, Béatrice au foyer familial Julia, l'indépendante, celle qui a des rendez-vous avec le professeur de piano d'Aline ; la future fugitive devient le protagoniste. La pièce a fait un quart de tour ; et nous voici devant le panneau Julia, assez inattendu. Le dialogue des deux jeunes filles est curieux. Julia se moque de cet amour, pour un vieux déchet comme son père. Béatrice a presque le beau rôle. Elle est chaste ; sa passion est intellectuelle, et presque scientifique ; ou mystique si l'on y tient. L'arrivée du père, giflant Julia, bavant de fureur, est si l'aide à voir que Béatrice s'enfuit, brusquement guérie... L'auteur, sans précautions, a bien brisé la fameuse passion !...Et Julia à son tour s'enfuit, rejoindre son pianiste, le raté, le médiocre... Mais l'enfant malade survient, attirée par le bruit, se lance en chemise à la poursuite de sa sœur, en criant ; fait une chute dans l'escalier. Elle mourra, douze jours plus tard. Et le dernier tableau, c'est le déjeuner après l'enterrement. Julia, rappelée par dépêche, avec son grand gros pianiste, un goinfre de veau rôti, est là aussi. On l'a accepté comme fiancé puisqu'il est l'amant. Mais Julia est écoeurée de lui, prête à le lâcher, et à revenir dans la maison apaisée. Car papa, papa-le-terrible, n'élève plus la voix, il n'a plus de nouvelles de Béatrice ; il s'est échoué, le pauvre bateau qui voulait, voiles tendues, cingler vers le large.

Lui et Julia, en dialogue secret, se rappellent les circonstances de la mort de la Chouette. Ils sont les complices d'un assassinat. Elle est morte de leur querelle. Chut ! Chut ! Ne disons rien à maman... Et la paix, fruit d'une mort innocente, descend sur la triste maison. Où est la lueur de bonheur, l'espérance ? On ne les voit nulle part. C'est ça, la vie.

Il ne nous échappe pas que ces événements ne sortent pas naturellement des prémisses. Et que tout cela est assez laborieusement et gratuitement arrangé. Alors on ne croit plus. On sent bien qu'il en sera ce que l'auteur voudra. On assiste à ses exercices ; on ne prend plus part au jeu ; aux émotions. C'est grand dommage. Car le jeu reste plein d'art et de délicatesse. Il n'est plus vrai, authentique ; voilà tout. Mais c'est justement notre participation qui est le tout du théâtre.

Très bien mis en scène et joué par de bons artistes, l'Épouvantail demeure assez attirant. Ses défauts ne sont pas sans charme. M. Louis Ducreux est tout à fait "le père" ; il est âpre, égaré : "à vau l'eau" ; et pitoyable - alors qu'on l'escomptait effrayant, Julia, c'est Emmanuelle Riva, sensible, l'épiderme vibrant, avec de la chaleur intérieure. Mme Hélène Manson joue la mère avec une rigueur et une énergie qu'il faut apprécier. P. Pernet, Mlle Élisabeth Barsaëq, Mme Yvette Etiévant, sont très bien, Mlle Sarcey a la grâce pensive et chaste. Et on voit passer, dans le rôle odieux d'une sœur-infirmière, gourmande et rafleuse de hardes, l'habile Mme Bérubet.

Nous nous y habituons. Les acteurs valent mieux que leurs rôles. Pourtant, cette fois-ci, les rôles ne sont pas insignifiants. Ils sont même pathétiques. Mais la boîte aux marionnettes tragiques a été bousculée sous nos yeux ; et mise sens dessus dessous.

ROBERT KEMP DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE